

## FORUM

### Gefühl und Geschlecht – Stimmen von der Antike bis zur Gegenwart

GESA STEDMAN

*Die folgende Textauswahl erhebt selbstverständlich nicht den Anspruch auf Vollständigkeit. Dennoch bietet bereits diese Zitatsammlung trotz der fehlenden detaillierten Kontextualisierungen einen erhellenden Einblick in den Zusammenhang von Gefühl und Geschlecht. Während Texte über die Leidenschaften zunächst geschlechtsneutral wirken, weil von dem ›Mann‹ oder den ›Männern‹ im universellen Sinne die Rede zu sein scheint, sind es die meist nur auf Männer bezogenen Beispiele (Herrscher, Könige, Gelehrte, Knaben und Liebhaber) oder flüchtige Randbemerkungen, die die Leserinnen und Leser eines Besseren belehren: So spricht Aristoteles von »Unmännlichkeit« im Kontext der Scham<sup>1</sup> und von der Mannhaftigkeit im Zusammenhang mit Zorn. Die Rede über die Gefühle ist nie geschlechtsneutral und ebensowenig kann das Sprechen über die Geschlechter darauf verzichten, die Emotionen für die eigene Argumentation heranzuziehen.*

*Mit der Verschärfung der diskursiven Geschlechterdifferenz im 18. und 19. Jahrhundert wird die Vorstellung von der Frau als sensiblem Geschöpf zur Norm. Der Kult der Mutterliebe als ein Unterscheidungskriterium der Geschlechter findet sich auch in solchen Texten, die Objektivität und naturwissenschaftliche Distanz vorgeben, und Spuren dieser Denkform lassen sich bis weit ins 20. Jahrhundert verfolgen. Nicht immer wird die emotionale Differenzierung der Geschlechter so stark akzentuiert. Mangelnde emotionale Kontrolle wird nicht nur Frauen zugeschrieben und zuweilen erheben sich sogar abweichende Stimmen, die Emotionalität nicht als angeboren, sondern als konstruiert und damit wandelbar verstehen. Es bleibt allerdings dem späten 20. Jahrhundert vorbehalten, die Funktion dieser Art des Sprechens offenzulegen.*

Aristoteles (384-322 v. Chr.)

Nikomachische Ethik<sup>2</sup>

Man sieht ferner einen Zusammenhang mit der Mannhaftigkeit auch in der *Hefigkeit*. Mannhaft zu sein scheinen auch die von Leidenschaft Getriebenen, die den Tieren gleich auf ihre Angreifer losstürmen, wie denn der Mannhafte in der Tat auch leidenschaftlicher Gemütsart ist. Gefahren entgegenzutreten bietet die Leidenschaft den stärksten Anreiz. Daher das Wort des Homer: ›Er [Apollo] flößte dem inneren Kraft ein‹ oder ›er weckte ihm Kraft und Horn‹; oder ›er schnaubte scharfen Zorn‹; oder ›sein Blut siedete‹, lauter Ausdrücke für das Erwachen und Vorstürmen der Leidenschaft. Der Mannhafte nun wird tätig um des sittlichen Zieles willen, und die Leidenschaft wirkt dabei nur mit; bei einem Tier dagegen bildet den Antrieb der Schmerz, etwa weil

es verwundet worden ist oder sich davor fürchtet, während es nicht vorgeht, wenn es sich in einem Gebüsch oder Sumpfe befindet.

Michel de Montaigne (1533-1592)

Les Essais (1580 u. ö.)<sup>3</sup>

De l'Amitié

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse de nostre choix, on ne peut, ny la loger en ce rolle. Son feu, je le confesse, est plus actif, plus cuisant et plus aspre. Mais c'est un feu temeraire et volage, ondayant et divers, feu de fiebvre, subject à accez et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale et universelle, temperée au demeurant et égale, une chaleur constante et rassize, toute douceur et pollissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. [...]

Joint qu'à dire vray la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference et communication, nourrisse de cette sainte couture; ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un neud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance, libre et volontaire, où, non seulement les ames eussent cette entiere jouyssance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fust engagé tout entier: il est certain que l'amitié en seroit plus pleine et plus comble. Mais ce sexe par nul exemple n'y est encore peu arriver, et par le commun consentement des escholes anciennnes en est rejeeté.

»Constantia Munda«

The Worming of a mad Dogge (1617)<sup>4</sup>

[...] you goe forward, pretending you were in great *choller* against some women, and in the *ruffe* of your furie. Grant one absurditie, a thousand follow: Alas (good Sir) wee may easily gather you were mightily transported with passion. Anger and madnesse differ but in time. Twere a pleasant sight to see you in your *great* standing *choller* and *furios ruffe* together. Your *choller* (no doubt) was too great for a Spanish *peccadillo*, and your shagge *ruffe* seemed so gresly to set forth your ill-looking visage, that none of your shee-aduersaries durst attempt to confront your follie. But now let vs talke with you in your cold bloud. Now the lees of your furie are settled to the bottome, and your turbulent minde is defæcated and clearer, lets haue a parle with you. What if you had cause to be offended with some (as I cannot excuse all) must you needs shoot your paper-pellets out of your potgun-pate at all women? [...] It had beene the part of humanitie to haue smothered your anger, hoping amends and reconciliation, and not presently to wrecke your spleene. [...]

René Descartes (1596-1650)

Les Passions de l'ame (1649)<sup>5</sup>

[Seconde Partie] Art. XC. Quel est celuy qui naist de l'Agréement.

[...] Car, par exemple, la beauté des fleurs nous incite seulement à les regarder, & celle des fruits à les manger. Mais le principal est celuy qui vient des perfections qu'on imagine en une personne, qu'on pense pouvoir devenir un autre soy mesme: car, avec la différence du sexe, que la Nature a mise dans les hommes, ainsi que dans les animaux sans raison, elle a mis aussi certaines impressions dans le cerveau, qui font qu'en certain âge & en certain temps on se considere comme defectueux, & comme si on n'estoit que la moitié d'un tout, dont une personne de l'autre sexe doit estre l'autre moitié: en sorte que l'acquisition de cete moitié est confusement representée par la Nature, comme le plus grand de tous les biens imaginables. Et encore qu'on voye plusieurs personnes de cet autre sexe, on n'en souhaite pas pour cela plusieurs en mesme temps, d'autant que la Nature ne fait point imaginer qu'on ait besoin de plus d'une moitié. Mais lorsqu'on remarque quelque chose en une, qui agrée davantage que ce qu'on remarque au mesme temps dans les autres, cela determine l'ame à sentir pour celle là seule toute l'inclination que la Nature luy donne à rechercher le bien, qu'elle luy represente comme le plus grand qu'on puisse posseder. Et cette inclination ou ce Desir qui naist ainsi de l'Agréement, est appellé du nom d'Amour, plus ordinairement que la passion d'Amour qui a cy dessus esté decrite. Aussi a-t'il de plus estranges effects, & c'est luy qui sert de principale matiere aux faiseurs de Romans & aux Poëtes.

Art. CXVII. Des Emotions interieures de l'ame.

[...] Par exemple, lorsqu'un mary pleure sa femme morte, laquelle (ainsi qu'il arrive quelquefois) il seroit fâché de voir resuscitée: il se peut faire que son cœur est serré par la Tristesse, que l'appareil des funerailles, & l'absence d'une personne à la conversation de laquelle il estoit accoustumé excitent en luy; & il se peut faire que quelques restes d'amour ou de pitié, qui se presentent à son imagination, tirent de veritables larmes de ses yeux, nonobstant qu'il sente cependant une loye secrete dans le plus interieur de son ame; l'emotion de laquelle a tant de pouvoir, que la Tristesse & les larmes qui l'accompagnent ne peuvent rien diminuër de sa force. [...]<sup>6</sup>

Madeleine de Scudéry (1607-1691)

Clélie. Histoire Romaine (1654-1660)<sup>7</sup>

[...] Vous vous souvenez sans doute bien, Madame, qu'Herminius auoit prié Clelie de luy enseigner par où l'on pouuoit aller de *Nouvelle Amitié* à *Tendre*: de sorte qu'il faut commencer par cette premiere Ville qui est au bas de cette Carte, pour aller aux autres; car afin que vous compreniez mieux le dessein de Clelie, vous verrez qu'elle a imaginé qu'on peut auoir de la tendresse par trois causes differentes; ou par vne grande estime, ou par reconnoissance, ou par inclination; & c'est ce qui l'a obligée d'establir ces trois

Villes de Tendre, sur trois Riuieres qui portent ces trois noms, & de faire aussi trois routes differentes pour y aller. Si bien que comme on dit Cumes sur la Mer d'Ironie, & Cumes sur la Mer Thyrrene, elle fait qu'on dit Tendre sur Inclination, Tendre sur Estime, & Tendre sur Reconnoissance. Cependant comme elle a presupposé que la tendresse qui naist par inclination, n'a besoin de rien autre chose pour estre ce qu'elle est; Clelie, comme vous les voyez, Madame, n'a mis nul Village, le long des bords de cette Riuere, qui va si viste, qu'on n'a que faire de logement le long des ses Riues, pour aller de Nouvelle Amitié à Tendre. Mais pour aller à Tendre sur Estime, il n'en est pas de mesme: car Clelie a ingenieusement mis autant de Villages qu'il y a de petites & de grandes choses, qui peuuent contribuer à faire naistre par estime, cette tendresse dont elle entend parler. En effet vous voyez que de Nouvelle Amitié on passe à vn lieu qu'elle apelle Grand esprit, parce que c'est ce qui commence ordinairement l'estime: en suite vous voyez ces agreables Villages de Iolis Vers, de Billet galant, & de Billet doux, qui sont les operations les plus ordinaires du grand esprit dans les commencemens d'une amitié. En suite pour faire vn plus grand progrès dans cette route, vous voyez Sincerité, Grand Cœur, Probité, Generosité, Respect, Exactitude, & Bonté, qui est tout contre Tendre: pour faire connoistre qu'il ne peut y auoir de veritable estime sans bonté: & qu'on ne peut arriuer à Tendre de ce costé là, sans auoir cette precieuse qualité. Apres cela, Madame, il faut s'il vous plaist retourner à *Nouvelle Amitié*, pour voir par quelle route on va de là à *Tendre sur Reconnoissance*. Voyez donc ie vous en prie, comment il faut aller d'abord de Nouvelle Amitié à Complaisance: en suite à ce petit Village qui se nomme Soumission; & qui en touche vn autre fort agreable, qui s'apelle Petits Soins. Voyez, dis-ie, que de là, il faut passer par Assiduité, pour faire entendre que ce n'est pas assez d'auoir durant quelques iours tous ces petits soins obligeans, qui donnent tant de reconnoissance, si on ne les a assidûment. En suite vous voyez qu'il faut passer à vn autre Village qui s'apelle Empressement: & ne faire pas comme certaines Gens tranquiles, qui ne se hastent pas d'vn moment, quelque priere qu'on leur face: & qui sont incapables d'auoir cét empressement qui oblige quelquesfois si fort. Apres cela vous voyez qu'il faut passer à Grands Seruices: & que pour marquer qu'il y a peu de Gens qui en rendent de tels, ce Village est plus petit que les autres. En suite, il faut passer à Sensibilité, pour faire connoistre qu'il faut sentir iusques aux plus petites douleurs de ceux qu'on aime. Apres il faut pour arriuer à Tendre, passer par Tendresse, car l'amitié attire l'amitié. En suite il faut aller à Obeïssance: n'y ayant presque rien qui engage plus le cœur de ceux à qui on obeït, que de le faire aueuglément: & pour arriuer enfin où l'on veut aller: il faut passer à Constante Amitié, qui est sans doute le chemin le plus seur, pour arriuer à Tendre sur reconnoissance. Mais Madame, comme il n'y a point de chemins où l'on ne se puisse esgarer, Clelie a fait, comme vous le pouuez voir, que si ceux qui font à Nouvelle Amitié, prenoient vn peu plus à droit, ou vn peu plus à gauche, ils s'esgareroient aussi: car si au partir de Grand Esprit, on alloit à Negligence, que vous voyez tout contre sur cette Carte; qu'en suite continuant cét esgarement, on allast à Inesgalité; de là à Tiedeur; à Legereté; & à Oubly; au lieu de se trouuer à Tendre sur Estime, on se trouueroit au Lac d'Indifference que vous voyez marqué sur cette Carte; & qui par ses eaux tranquiles, represente sans doute fort iuste, la chose dont il porte le nom en cét endroit. De l'autre costé, si au partir

de Nouvelle Amitié, on prenoit vn peu trop à gauche, & qu'on allast à Indiscretion, à Perfidie, à Orgueil, à Medisance, ou à Mechanceté; au lieu de se trouer à Tendre sur Reconnoissance, on se troueroit à la Mer d'Inimitié, où tous les Vaisseaux font naufrage; & qui par l'agitation des ses Vagues, conuient sans doute fort iuste, auec cette impetueuse passion, que Clelie veut représenter. Ainsi elle fait voir ces Routes différentes, qu'il faut auoir mille bonnes qualitéz pour l'obliger à auoir vne amitié tendre; & que ceux qui en ont de mauuaises, ne peuuent auoir part qu'à sa haine, ou à son indifferance. Aussi cette sage Fille voulant faire connoistre sur cette Carte, qu'elle n'auoit iamais eu d'amour, & qu'elle n'auroit iamais dans le cœur que de la tendresse, fait que la Riuiere d'Inclination se iette dans vne Mer qu'on apelle la Mer dangereuse à vne Femme, d'aller vn peu au delà des dernieres Bornes de l'amitié; & elle fait en suite qu'au delà de cette Mer, c'est ce que nous apellons *Terres inconnuës*, parce qu'en effet nous ne sçauons point ce qu'il y a, & que nous ne croyons pas que personne ait esté plus loin qu'Hercule; de sorte que de cette façon elle a trouué lieu de faire vne agreable Morale d'amitié, par vn simple jeu de son esprit; & de faire entendre d'vne maniere assez particuliere, qu'elle n'a point eu d'amour, & qu'elle n'en peut auoir.

Mary Astell (1666-1731)

A Serious Proposal to the Ladies (1694/97)<sup>8</sup>

You are therefore Ladies, invited into a place, where you shall suffer no other confinement, but to be kept out of the road of sin: You shall not be depriv'd of your grandeur, but only exchange the vain Pumps and Pageantry of the world, empty Titles and Forms of State, for the true and solid Greatness of being able to despise of them. [...] Here are no Serpents to deceive you, whilst you entertain your selves in these delicious Gardens. No Provocations will be given in this Amicable Society, but to Love and to good Works, which will afford such an entertaining employment, that you'll have as little inclination as leisure to pursue those Follies, which in the time of your ignorance pass'd with you under the name of love; altho' there is not in nature two more different things, than *true Love* and that *brutish Passion* which pretends to ape it. Here will be no Rivalling but for the Love of GOD, no Ambition but to procure his Favour, to which nothing will more effectually recommend you, than a great and dear affection to each other. Envy that Canker, will not here disturb your Breasts; for how can she repine at anothers well-fare, who reckons it the greatest part of her own? No Covetousness will gain admittance in this blest abode, but to amass huge Treasures of good Works, and to procure one of the brightest Crowns of Glory. You will not be solicitous to encrease your Fortunes, but to enlarge your Minds; esteeming no Grandeur like being conformable to the meek and humble JESUS. So that you only withdraw from the noise and trouble, the folly and temptation of the world, that you may more peaceably enjoy your selves, and all the innocent Pleasures it is able to afford you, and particularly that which is worth all the rest, a Noble Vertuous and Disinterest'd Friendship.

[...]

But a Caution will not be amiss, which is, that we don't mistake the Fits of Passion for a Spirit of Piety and Devotion. They are good beginnings 'tis true, but if we're only wafted up to Heaven in our Closets and shew forth nothing or very little of it in our Lives and Conversations, we may cheat our selves with the conceit of being Holy, but neither GOD nor Man will be so impos'd on. She who mourns for her Sins, tho never so bitterly, and yet returns to them at the next occasion, gives a very good Evidence of her Weakness, but none of her Repentance. She who pretends to never so great transports of Love to GOD, and yet is wedded to the world, can part with nothing for his sake, nor be content and easie when He only is her Portion, gives Him good words, and makes Him many fine Complements and that's the whole of the matter. [...]

Now she who has obtain'd this blessed Temper, whose Will is Right, and who has no Passion but for GOD's Service, is pleas'd that his Wisdom shou'd Chuse her Work, and only prepares to dispatch it with the greatest Diligence and Chearfulness. She keeps All his Precepts, and does not pick and Chuse such as are for her turn, and most agreeable to her own Humour; but as she does every thing for His Sake, so is she easy and pleas'd under all his Dispensations; is truly indifferent to Applause, and fully content with GOD's Approbation. Indeed the Conquest of our Vanity is one of our last Triumphs, and a Satisfaction in all GOD's Choices for us, from a full Conviction that they are most for our advantage, the best Test of a Regular Will and Affections. For these are heights to which we can't arrive till we have travers'd over all the Paths of Vertue, and when once our Passions are reduc'd to this, I know not in what they can oppose us.<sup>9</sup>

Emilie du Châtelet (1706-1749)

Über das Glück<sup>10</sup>

Wenden wir also unseren Geist von allen unangenehmen Gedanken ab; sie sind die Quelle, der alle metaphysischen Leiden entspringen, und vor allem sind sie es, die zu vermeiden fast immer in unserer Macht liegt. Die Vernunft muß immer die Fäden in der Hand halten, denn wer vernünftig sagt, meint glücklich, zumindest in meinem Wörterbuch. Man braucht Leidenschaften, um glücklich zu sein, aber wir müssen sie unserem Glück dienstbar machen, und es gibt einige, denen wir jeden Zutritt zu unserem Herzen verbieten müssen. Ich spreche nicht von den lasterhaften Leidenschaften wie etwa Haß, Rache, Zorn. Der Ehrgeiz ist zum Beispiel ein Drang, vor dem man seine Seele, wie ich glaube, schützen sollte, wenn man glücklich sein will. Nicht, weil er keine Freude bringt, denn ich glaube, daß diese Leidenschaft sie verschaffen kann; auch nicht, weil der Ehrgeiz immer begehrt, denn dies ist gewiß etwas sehr Gutes; sondern weil er mehr als alle anderen Leidenschaften unser Glück von anderen abhängig macht. ›Je weniger aber unser Glück von anderen abhängt, um so einfacher ist es für uns glücklich zu sein.‹

Fürchten wir nicht, uns zu sehr zu verschanzen, es wird immer noch genug von den anderen abhängen. Aus dem Grunde der Unabhängigkeit ist die Liebe zum Studium von allen Leidenschaften diejenige, die am meisten zu unserem Glück beiträgt. Die

Gelehrsamkeit schließt eine Leidenschaft mit ein, von der eine edle Seele niemals ganz frei ist, die Liebe zum Ruhm. Sie ist sogar für die Hälfte der Menschheit der einzige Weg, Ruhm zu erlangen, und gerade dieser Hälfte raubt die Erziehung die Mittel dafür und macht es unmöglich, am Studium Geschmack zu finden.

Es ist gewiß, daß die Gelehrsamkeit für das Glück der Männer weit weniger wichtig ist als für das der Frauen. Die Männer haben unendlich viele Möglichkeiten, die den Frauen gänzlich fehlen. Jenen stehen ganz andere Wege offen, zu Ruhm zu gelangen, und es ist sicher, daß der Ehrgeiz, seine Talente zum Nutzen seines Landes einzusetzen und seinen Mitbürgern zu dienen, sei es durch Geschicklichkeit in der Kriegskunst, sei es durch Begabung für das Regieren oder die Diplomatie, weit über den Zielen steht, die man sich mit Studien setzen kann. Aber die Frauen sind durch ihre Stellung von jeder Art des Ruhm ausgeschlossen. Und wenn sich durch Zufall eine findet, geboren mit einer recht edlen Seele, so bleibt ihr nur das Studium, um sich über all die Aussperungen und all die Abhängigkeiten hinwegzutrusten, zu denen sie durch ihre Stellung verdammt ist [...].

Ich habe gesagt, die Gelehrsamkeit sei die für unser Glück notwendigste Leidenschaft, sie ist ein sicheres Mittel gegen Unglück und eine Quelle unerschöpflicher Freuden. Cicero sagt ganz zu Recht, die Freuden der Sinne und des Herzens seien denen des Studiums zweifellos unterlegen. Es ist nicht unabdingbar zu studieren, um glücklich zu sein, aber vielleicht ist es notwendig, in sich diese Möglichkeit und Stütze zu fühlen. Man kann die Gelehrsamkeit lieben und doch ganze Jahre, vielleicht sein ganzes Leben ohne Studien sein, und glücklich, wer es so verbringt! Denn es können ja nur noch lebhaftere Freuden sein, denen er jene opfert, die er immer wiederzufinden sicher ist und beleben wird, um sich für den Verlust der anderen zu entschädigen.

Denis Diderot (1713-1784)

Sur les Femmes (1772)<sup>11</sup>

C'est surtout dans la passion de l'amour, les accès de la jalousie, les transports de la tendresse maternelle, les instants de la superstition, la manière dont elles partagent les émotions épidémiques et populaires, que les femmes étonnent, belles comme les séraphins de Klopstock, terribles comme les diables de Milton. J'ai vu l'amour, la jalousie, la superstition, la colère portés dans les femmes à un point que l'homme n'éprouva jamais. Le contraste des mouvements violents avec la douceur de leurs traits les rend hideuses; elles en sont plus défigurées. Les distractions d'une vie occupée et contentieuse rompent nos passions. La femme couve les siennes: c'est un point fixe, sur lequel son oisiveté ou la frivolité de ses fonctions tient son regard sans cesse attaché. Ce point s'étend sans mesure; et, pour devenir folle, il ne manquerait à la femme passionnée que l'entière solitude qu'elle recherche. La soumission à un maître qui lui déplaît, est pour elle un supplice. J'ai vu une femme honnête frissonner d'horreur à l'approche de son époux; je l'ai vue se plonger dans le bain, et ne se croire jamais assez lavée de la souillure du devoir. Cette sorte de répugnance nous est presque inconnue. Notre organe est plus indulgent.

Immanuel Kant (1724-1804)

Die Geschlechter, insbesondere die Frauen, aus den Beobachtungen (1764)<sup>12</sup>

Das Frauenzimmer hat ein angeborenes staerkeres Gefuehl fuer alles, was schoen, zierlich und geschmueckt ist. [...] Sie haben viel teilnehmende Empfindungen, Guetherzigkeit und Mitleiden, ziehen das Schoene dem Nuetzlichen vor und werden den Ueberfluß des Unterhalts gerne in Sparsamkeit verwandeln, um den Aufwand auf das Schimmernde und den Putz zu unterstuetzen. Sie sind von sehr zaertlicher Empfindung in Ansehung der mindesten Beleidigung und ueberaus fein, den geringsten Mangel der Aufmerksamkeit und Achtung gegen sie zu bemerken ...<sup>13</sup>

Das schoene Geschlecht hat ebensowohl Verstand als das maennliche, nur ist es ein schoener Verstand, der unsrige soll ein tiefer Verstand sein.

Gegen weibliche Gelehrsamkeit

Muehsames Lernen oder peinliches Gruebeln, wenn es gleich ein Frauenzimmer darin hoch bringen sollte, vertilgen die Vorzuege, die ihrem Geschlechte eigentuemlich sind, und koennen dieselben wohl um der Seltenheit willen zum Gegenstande einer kalten Bewunderung machen, aber sie werden zugleich die Reize schwaechen, wodurch sie ihre große Gewalt ueber das andere Geschlecht ausueben. [...] Der Inhalt der großen Wissenschaft des Frauenzimmers ist vielmehr der Mensch, und unter den Menschen der Mann. Ihre Weltweisheit ist nicht Vernuenfteln, sondern Empfinden.<sup>14</sup>

Zerstreute Bemerkungen aus dem Nachlaß (meist der 70er Jahre)

Frauen (Frauenzimmer, Weiber)

Das weibliche Geschlecht hat mehr gut Gemuet und Herz als Charakter. Es ist merkwuerdig, daß das weibliche Geschlecht in Ansehung dessen, was das gemeine Beste betrifft, voellig gleichgueltig sei: [...] Sie waren nicht geschaffen, um an dem ganzen Gebaeude Hand anzulegen, und sehen es vor Torheit an, sich um was mehr als seine eigene Angelegenheit zu kuemmern. Das ist sehr gut. Die Maenner erholen sich bei ihnen vor den oeffentlichen Angelegenheiten.<sup>15</sup>

Johann Gottlieb Fichte (1762-1814)<sup>16</sup>

Grundlage des Naturrechts (1796)

Es lässt sich nicht behaupten, dass das Weib an Geistestalenten *unter* dem Manne stehe; aber das lässt sich behaupten, dass der Geist beider von Natur einen ganz verschiedenen Charakter habe. Der Mann bringt alles, was in ihm und für ihn ist, auf deutliche Begriffe, und findet es nur durch Raisonement; [...]. Das Weib hat ein natürliches Unterscheidungsgefühl für das Wahre, Schickliche, Gute; nicht etwa dass ihr dasselbe durch das blosses Gefühl gegeben werde, [...]. Man kann sagen, der Mann muss sich erst vernünfftig machen; aber das Weib ist schon von Natur vernünfftig. [...] Ihr Grundtrieb



verschmilzt gleich ursprünglich mit der Vernunft, weil er ohne diese Verbindung die Vernunft aufhübe: er wird ein vernünftiger Trieb; darum ist ihr ganzes Gefühlssystem vernünftig, und gleichsam auf die Vernunft berechnet. Dahingegen muss der Mann alle seine Triebe erst durch Mühe und Thätigkeit der Vernunft unterordnen.

Das Weib ist sonach schon durch ihre Weiblichkeit vorzüglich praktisch, keineswegs aber speculativ. In das Innere über die Grenze ihres Gefühls hinaus eindringen, kann sie nicht, und soll sie nicht.

Wilhelm v. Humboldt (1767-1835)

Über den Geschlechtsunterschied und dessen Einfluss auf die organische Natur (1794)<sup>17</sup>

Nicht also ihrem Grade, sondern allein ihrer Gattung nach, sind die zeugenden und empfangenden Kräfte voneinander verschieden. [...] Der wahre Charakterunterschied beider Kräfte besteht darin, dass den empfangenden mehr Stoff, mehr Körper, den zeugenden mehr Seele eigen ist, wenn nemlich Seele jedes selbstthätige Princip bezeichnet. [...] Indem nun alles Männliche *angestrengte Energie*, alles Weibliche *beharrliches Ausdauern* besitzt, bildet die unaufhörliche Wechselwirkung von beiden die *unbeschränkte Kraft* der Natur, deren Anstrengung nie ermattet [...]. Denn nur die Verbindung der Eigenthümlichkeiten beider Geschlechter bringt das Vollendete hervor, und wenn das Studium des männlichen den Verstand anhaltender beschäftigt, und die Betrachtung des weiblichen die Empfindung lebhafter bewegt, so befriedigt nur die Verknüpfung beider, oder vielmehr das reine Wesen, abgesondert von allem Geschlechtsunterschied, die Vernunft, als das Vermögen der Ideen.

Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831)

Grundlagen der Philosophie des Rechts<sup>18</sup>

*Zusatz:* Frauen können wohl gebildet sein, aber für die höheren Wissenschaften, die Philosophie und für gewisse Produktionen der Kunst, die ein Allgemeines fordern, sind sie nicht gemacht. Frauen können Einfälle, Geschmack, Zierlichkeit haben, aber das Ideale haben sie nicht. Der Unterschied zwischen Mann und Frau ist der des Tieres und der Pflanze: das Tier entspricht mehr dem Charakter des Mannes, die Pflanze mehr dem der Frau, denn sie ist mehr ruhiges Entfalten, das die unbestimmtere Einigkeit der Empfindung zu seinem Prinzip erhält. Stehen Frauen an der Spitze der Regierung, so ist der Staat in Gefahr, denn sie handeln nicht nach den Anforderungen der Allgemeinheit, sondern nach zufälliger Neigung und Meinung. Die Bildung der Frauen geschieht, man weiß nicht wie, gleichsam durch die Atmosphäre der Vorstellung, mehr durch das Leben als durch das Erwerben von Kenntnissen, während der Mann seine Stellung nur durch die Errungenschaft des Gedankens und durch viele technische Bemühungen erlangt.

Vorlesungen über Ästhetik<sup>19</sup>

Besonders in weiblichen Charakteren ist die Liebe am schönsten, denn ihnen ist diese Hingebung, diese Aufgebung der höchste Punkt, indem sie das ganze geistige und wirkliche Leben zu dieser Empfindung zusammenziehen und ausbreiten, in ihr allein einen Halt des Daseins finden und, streift ein Unglück darüber hin, wie ein Licht schwinden, das durch den ersten rauhen Hauch auslöscht.

George Henry Lewes (1817-1878)

The Lady Novelists (1852)<sup>20</sup>

Woman, by her greater affectionateness, her greater range and depth of emotional experience, is well fitted to give expression to the emotional facts of life, and demands a place in literature corresponding with that she occupies in society; [...].

Alexander Bain (1818-1903)

The Emotions and the Will (1859)<sup>21</sup>

The Lacteal secretion of women no doubt co-operates with the lachrymal, as a physical basis of tender feeling. Even without the stimulus of maternity, the mammary glands may be supposed to be in a state of fluctuating activity, and any rise in the degree is likely to be accompanied with a genial feeling, entering into the aggregate of tenderness, and consummated by finally squeezing some living object to the breast. If this be so in the ordinary state, we can imagine the increased development given to it in the mother giving suck to the child.

George Eliot (1819-1880)

Woman in France: Mme de Sablé (1854)<sup>22</sup>

Under every imaginable social condition, she [the woman, G.S.] will necessarily have a class of sensations and emotions – the maternal ones – which must remain unknown to man; and the fact of her comparative physical weakness, which, however it may have been exaggerated by a vicious civilization, can never be cancelled, introduces a distinctively feminine condition into the wondrous chemistry of the affections and sentiments, which inevitably gives rise to distinctive forms and combinations.

John Stuart Mill (1806-1873)

The Subjection of Women (1869)<sup>23</sup>

All causes, social and natural, combine to make it unlikely that women should be collectively rebellious to the power of men. They are so far in a position different from all other subject classes, that their master require something more from them than actual service. Men do not want solely the obedience of women, they want their sentiments. [...] They have therefore put everything in practice to enslave their minds. The masters of all other slaves rely, for maintaining obedience, on fear; either fear of themselves, or religious fears. The masters of women wanted more than simple obedience, and they turned the whole force of education to effect their purpose. All women are brought up from the very earliest years in the belief that their ideal of character is the very opposite to that of men; not self-will, and government by self-control, but submission, and yielding to the control of others. All the moralities tell them that it is their nature, to live for others; to make complete abnegation of themselves, and to have no life but in their affections. And by their affections are meant the only ones they are allowed to have – those to the men with whom they are connected, or to the children who constitute an additional and indefeasible tie between them and a man.

[...]

The complimentary dictum about women's superior moral goodness may be allowed to pair off with the disparaging one respecting their greater liability to moral bias. Women, we are told, are not capable of resisting their personal partialities: their judgment in grave affairs is warped by their sympathies and antipathies. Assuming it to be so, it is still to be proved that women are oftener misled by their personal feelings than men by their personal interests. The chief difference would seem in that case to be, that men are led from the course of duty and the public interest by their regard for themselves, women (not being allowed to have private interests of their own) by their regard for somebody else. It is also to be considered, that all the education which women receive from society inculcates on them the feeling that the individuals connected with them are the only ones to whom they owe any duty – the only ones whose interest they are called upon to care for; while, as far as education is concerned, they are left strangers even to the elementary ideas which are presupposed in any intelligent regard for larger interests or higher moral objects. The complaint against them resolves itself merely into this, that they fulfil only too faithfully the sole duty which they are taught, and almost the only one which they are permitted to practise.<sup>24</sup>

[...]

At present the moral influence of women is no less real, but it is no longer of so marked and definite a character: it has more nearly merged in the general influence of public opinion. Both through the contagion of sympathy, and through the desire of men to shine in the eyes of women, their feelings have great effect in keeping alive what remains of the chivalrous ideal – in fostering the sentiments and continuing the traditions of spirit and generosity. In these points of character, their standard is higher than that of men; in the quality of justice, somewhat lower. As regards the relations of private

life it may be said generally, that their influence is, on the whole, encouraging to the softer virtues, discouraging to the sterner: though the statement must be taken with all the modifications dependent on individual character.<sup>25</sup>

Charles Darwin (1809-1882)

The Expression of the Emotions in Man and Animals (1872)<sup>26</sup>

No emotion is stronger than maternal love.

Herbert Spencer (1820-1903)

The Study of Sociology (1873)<sup>27</sup>

Are the mental natures of men and women the same? [...] The first set of differences is that which results from a somewhat-earlier arrest of individual evolution in women than in men; necessitated by the reservation of vital power to meet the cost of reproduction. [...] This rather earlier cessation of individual evolution thus necessitated, showing itself in a rather smaller growth of the nervo-muscular system, so that both the limbs which act and the brain which makes them act are somewhat less, has two results on the mind. The mental manifestations have somewhat less general power or massiveness; and beyond this there is a perceptible falling-short in those two faculties, intellectual and emotional, which are the latest products of human evolution – the power of abstract reasoning and that most abstract of the emotions, the sentiment of justice – the sentiment which regulates conduct irrespective of personal attachments and the likes or dislikes felt for individuals.

Friedrich Nietzsche (1844-1900)

Jenseits von Gut und Böse (1886)<sup>28</sup>

84.

Das Weib lernt hassen, in dem Maasse, in dem es zu bezaubern verlernt.

85.

Die gleichen Affekte sind bei Mann und Weib doch im Tempo verschieden: deshalb hören Mann und Weib nicht auf, sich misszuverstehn.

Die fröhliche Wissenschaft (1882)<sup>29</sup>

363.

Wie jedes Geschlecht über die Liebe sein Vorurtheil hat. – Bei allem Zugeständnisse, welches ich dem monogamischen Vorurtheile zu machen willens bin,

werde ich doch niemals zulassen, dass man bei Mann und Weib von gleichen Rechten in der Liebe rede: diese gibt es nicht. Das macht, Mann und Weib verstehen unter Liebe Jeder etwas Anderes [...] Was das Weib unter Liebe versteht, ist klar genug: vollkommene Hingabe (nicht nur Hingebung) mit Seele und Leib, ohne jede Rücksicht, jeden Vorbehalt, mit Scham und Schrecken vielmehr vor dem Gedanken einer verklausulierten [sic!], an Bedingungen geknüpften Hingabe. In dieser Abwesenheit von Bedingungen ist eben seine Liebe ein Glaube: das Weib hat keinen anderen.– Der Mann, wenn er ein Weib liebt, will von ihm eben diese Liebe, ist folglich für seine Person selbst am entferntesten von der Voraussetzung der weiblichen Liebe; gesetzt aber, dass es auch Männer geben sollte, denen ihrerseits das Verlangen nach vollkommener Hingebung nicht fremd ist, nun, so sind das eben – keine Männer. Ein Mann, der liebt wie ein Weib, wird damit Sklave; ein Weib aber, das liebt wie ein Weib, wird damit ein vollkommeneres Weib ...<sup>30</sup> Die Leidenschaft des Weibes, in ihrem unbedingten Verzichtleisten auf eigene Rechte, hat gerade zur Voraussetzung, dass auf der andren Seite nicht ein gleiches Pathos, ein gleiches Verzichtleisten-Wollen besteht: denn wenn Beide aus Liebe auf sich selbst verzichteten, so entstünde daraus – nun, ich weiß nicht was, vielleicht ein leerer Raum? [...]

414.

Frauen im Hass. – Im Zustande des Hasses sind Frauen gefährlicher, als Männer; zuvörderst weil sie durch keine Rücksicht auf Billigkeit in ihrer einmal erregten feindseligen Empfindung gehemmt werden, sondern ungestört ihren Hass bis zu den letzten Konsequenzen anwachsen lassen, sodann weil sie darauf eingeübt sind, wunde Stellen (die jeder Mensch, jede Partei hat) zu finden und dort hinein zu stechen: wozu ihnen ihr dolchspitzer Verstand treffliche Dienste leistet (während die Männer beim Anblick von Wunden zurückhaltend, oft grossmüthig und versöhnlich gestimmt werden).<sup>31</sup>

Ludwig Klages (1872-1956)

Grundlagen der Charakterkunde (1926)<sup>32</sup>

[...] Die von Männern ausgeheckte Ansicht, die typische Frau habe weniger Verstand als der typische Mann, ist gründlich verkehrt. Die typische Frau hat einen andern Verstand als der typische Mann, wovon eine wichtigste Ursache darin liegt, daß ihr Erfassen und Denken vorwiegend lebensabhängig ist, das des Mannes vorwiegend geistesabhängig. Daraus wieder folgt es zum Teil (aber auch nur zum Teil), dass Allgemeingedanken, Begriffe, Gesetze, Maximen, Programme den männlichen Auffassungstypus ungleich stärker bestimmen als den weiblichen Auffassungstypus. [...]

Entgegen einem sehr verbreiteten Vorurteil ist in der Einschätzung wenigstens von Personen die Frau durchweg objektiver als der Mann. Der typische Mann, wenn er liebt, erhöht unfehlbar den Gegenstand seiner Liebe, erniedrigt den Gegenstand seines Hasses und neigt daher auf diesem Gebiete in hohem Grade zur Bildung von ›Illusionen‹. Dagegen kann die typische Frau z. B. einen Mann leidenschaftlich lieben und

gleichwohl ein scharfes Auge für seine Mängel haben: sie liebt ihn darum nicht weniger. [...] Vielleicht entgegnet man: ist aber der Mann als Richter nicht durchweg gerechter als die Frau, und hätten wir nicht eine Unzahl subjektiver Urteile zu befürchten, wenn Frauen den Richterberuf verwalten müßten?! Das wäre wirklich der Fall; aber die Gründe liegen wo anders, als wo man sie gewöhnlich zu suchen pflegte; [...].

Ist es richtig, was wir oben wahrscheinlich gemacht, daß der Anspruch auf Liebesbesitz den Frauen verhältnismäßig noch mehr als den Männern eigen, so muß auch die Eifersuchtsanlage verhältnismäßig noch mehr auf weiblicher als auf männlicher Seite zu suchen sein; was tatsächlich der Fall und nur deshalb meist übersehen wird, weil die Eifersucht der Frau sich durchweg weit besser als die des Mannes zu verbergen weiß und weit weniger aktiv sich gebärdet. Inzwischen wurzelt die weibliche Neigung und Fähigkeit zur Intrigue unter zehn Malen neunmal in der Eifersucht!<sup>33</sup>

[...]

Mit der Einteilung der Lösungen in solche der Person und solche des Geistes der Person haben wir von allen Geschlechtsunterschieden der Charaktere, die wir im Laufe unsrer Arbeit zu berühren Gelegenheit fanden, die erreichbar unterste oder, wenn man will, innerste Ursache kenntlich gemacht: die typisch männliche Form der Lebensteilhabschaft ist Begeisterungsvermögen und schöpferischer Enthusiasmus, der sich im Werke und für die Sache opfert, die typisch weibliche Form persönliche Liebe und Mütterlichkeit, die dem Gegenstand der Liebe den eigenen Willen zum Opfer zu bringen bereit ist; daher bei wechselseitiger Liebesneigung die Frau dem ihr unerreichbaren Fernflug der berauschten Geistigkeit des Mannes, der Mann der ihm unerreichlichen Tiefe und Selbstlosigkeit der Seele des Weibes höchste Verehrung zu zollen Anlaß hätte. Wie sich daraus die früher größtenteils erwähnten Verschiedenheiten der Intelligenzen beider erklären, wird sich jeder nachdenkliche Leser selbst ableiten können.<sup>34</sup>

Werner Heiligmann, Horst Janus und Helmut Länge

Das Tier. Sammelband. Unterrichtswerk für Unter-, Mittel- und Oberstufe (ca. 1972)<sup>35</sup>

Das Handeln des Mannes wird mehr vom Verstand, das der Frau mehr vom Gefühl bestimmt. So ergänzen sich Mann und Frau in ihrem Wesen. Sie sind von Natur aus füreinander geschaffen.

Arlie Russell-Hochschild (\*1940)

The Managed Heart. Commercialization of Human Feeling (1983)<sup>36</sup>

Both men and women do emotion work, in private life and at work. In all kinds of ways, men as well as women get into the spirit of the party, try to escape the grip of hopeless love, try to pull themselves out of depression, try to allow grief. But in the whole realm of emotional experience, is emotion work as important for men as it is for women? And is it important in the same ways? I believe that the answer to both questions is No. The

reason, at bottom, is the fact that women in general have far less independent access to money, power, authority, or status in society. They are a subordinate social stratum, and this has four consequences.

First, lacking other resources, women make a resource out of feeling and offer it to men as a gift in return for the more material resources they lack. [...] Thus their capacity to manage feeling and to do ›relational‹ work is for them a more important resource.

Second, emotion work is important in different ways for men and for women. This is because each gender tends to be called on to do different kinds of this work. On the whole, women tend to specialize in the flight attendant side of emotional labor, men in the bill collection side of it. This specialization of emotional labor in the marketplace rests on the different childhood training of the heart that is given to girls and to boys. [...] Women are more likely to be presented with the task of mastering anger and aggression in the service of ›being nice‹. To men, the socially assigned task of aggressing against those that break rules of various sorts creates the private task of mastering fear and vulnerability.

Third, and less noticed, the general subordination of women leaves every individual woman with a weaker ›status shield‹ against the displaced feelings of others. [...]

The fourth consequence of the power difference between the sexes is that for each gender a different portion of the managed heart is enlisted for commercial use. Women more often react to subordination by making defensive use of sexual beauty, charm, and relational skills. For them, it is these capacities that become most vulnerable to commercial exploitation, and so it is these capacities that they are most likely to become estranged from. For male workers in ›male‹ jobs, it is more often the capacity to wield anger and make threats that is delivered over to the company, and so it is this sort of capacity that they are more likely to feel estranged from.

Catherine A. Lutz (\*1952)

Engendered Emotion: Gender, Power, and the Rhetoric of Emotional Control in American Discourse (1990)<sup>37</sup>

The cultural construction of women's emotion can thus be viewed not as the repression or suppression of emotion in men (as many lay-people, therapists, and other commentators argue) but as the creation of emotion in women. Because emotion is constructed as relatively chaotic, irrational, and antisocial, its existence vindicates authority and legitimates the need for control. By association with the female, it vindicates the distinction between and hierarchy of men and women. And the cultural logic connecting women and emotion corresponds to and shores up the walls between the spheres of private, intimate (and emotional) relations in the (ideologically) female domain of the family and public, formal (and rational) relations in the primarily male domain of the marketplace.

## Anmerkungen

- 1 Aristoteles: Rhetorik. Übersetzt, mit einer Bibliographie, Erläuterungen und einem Nachwort von Franz G. Sieveke. 5. Aufl. München 1995, S. 104.
- 2 Aristoteles: Nikomachische Ethik. In: Philosophie von Platon bis Nietzsche. Ausgewählt u. eingeleitet von Frank-Peter Hansen. Digitale Bibliothek Band 2. Berlin 1998, S. 124.
- 3 Montaigne: Les Essais. Hg. von Pierre Villey. 2. Aufl. Paris 1992 (1924). Bd. 1, S. 185-187. (Ich danke dem Verlag Presses Universitaires de France für die Genehmigung zum Abdruck des Zitats).
- 4 The Worming of a mad Dogge: or, A Soppe for Cerbervs the laylor of Hell. No Confvtaion bvt a sharpe Redargution of the bayter of Women. By Costantia Mvnda [...]. London 1617, S. 7.
- 5 Œuvres de Descartes. Hg. von Charles Adam/Paul Tannery. Paris 1897-1913. Bd. 11, S. 395 f.
- 6 Descartes 1897-1913, Bd. 11, S. 441.
- 7 Scudéry, Madeleine de: Clélie. Histoire Romaine. Paris 1660. Bd. 1, S. 399-405. Vgl. die Abbildung der *Carte de tendre* in Joan DeJeans Aufsatz in diesem Band.
- 8 Astell, Mary: A Serious Proposal to the Ladies, for the Advancement of their True and Greatest Interest, Part I, By a Lover of her SEX. 3. korrigierte Aufl. London 1696, S. 42 ff.
- 9 Astell, Mary: A Serious Proposal to the Ladies, Part II: Wherein a Method is offer'd for the Improvement of their Minds. London 1697, S. 262 ff.
- 10 Châtelet, Emilie du: Über das Glück. Aus dem Französischen von Eva Maria Rüther. In: Klassische philosophische Texte von Frauen. Hg. von Ruth Hagengruber. München 1998, S. 120-31; hier S. 129-31. (Ich danke dem Deutschen Taschenbuchverlag für die Genehmigung zum Abdruck des Zitats).
- 11 Œuvres complètes de Diderot. Paris 1875. Bd. 2, S. 252 f.
- 12 Zitiert nach Vorländer, Karl: Kants Weltanschauung aus seinen Werken. Darmstadt 1919, S. 269.
- 13 Satzzeichen im Original.
- 14 Kant, zitiert nach Vorländer 1919, S. 270 f.
- 15 Kant, zitiert nach Vorländer 1919, S. 273.
- 16 Fichtes Werke. Hg. von Immanuel Hermann Fichte. Berlin 1971, Band 3, S. 351 f. (Ich danke dem Walter de Gruyter Verlag für die Genehmigung des Wiederabdrucks).
- 17 Humboldt, Wilhelm von: Werke in fünf Bänden. Hg. von Andreas Flitner/Klaus Giel. Bd. 1: Schriften zur Anthropologie und Geschichte. Berlin 1960, S. 284-287. (Ich danke dem Ernst Klett Verlag für die Genehmigung des Wiederabdrucks).
- 18 Hegel, G.W.F.: Grundlinien der Philosophie des Rechts. Werke Bd. 7. Frankfurt a. M. 1986, S. 319-320. (Ich danke dem Suhrkamp Verlag für die Genehmigung des Wiederabdrucks).
- 19 Hegel, G.W.F.: Vorlesungen über Ästhetik, Bd. 2. Werke Bd. 14. Frankfurt a. M. 1986, S. 183. (Ich danke dem Suhrkamp Verlag für die Genehmigung des Wiederabdrucks).
- 20 Lewes, George Henry: The Lady Novelists. In: The Westminster Review, Bd. 58 (old series), Juli 1852, S. 129-141; hier S. 132.
- 21 Bain, Alexander: The Emotions and the Will. 2. Aufl. London 1865, S. 74.



- 22 Eliot, George [Pseudonym von Marian Evans]: *Woman in France: Mme de Sablé*. In: *The Westminster Review*, Bd. 62, Oktober 1854, S. 448-473; hier S. 449.
- 23 Mill, John Stuart: *The Subjection of Women*. London 1869, S. 26 f.
- 24 Mill 1869, S. 143 f.
- 25 Mill 1869, S. 160 f.
- 26 Darwin, Charles: *The Expression of the Emotions in Man and Animals*. London 1872, S. 78.
- 27 Spencer, Herbert: *The Study of Sociology*. 13. Aufl. London 1887, S. 373 f.
- 28 Nietzsche, Friedrich: *Werke: Kritische Gesamtausgabe*. Hg. von Giorgio Colli/Mazzino Montinari. 5. Abteilung, 2. Bd., Berlin, New York 1973, S. 88 f. (Ich danke dem Walter de Gruyter Verlag für die Genehmigung des Wiederabdrucks dieses und der folgenden Nietzsche-Zitate).
- 29 Nietzsche, Friedrich: *Werke: Kritische Gesamtausgabe*. Hg. von Giorgio Colli/Mazzino Montinari. 6. Abteilung, 2. Bd., Berlin, New York 1968, S. 292 f.
- 30 Satzzeichen im Original.
- 31 Nietzsche 1968, S. 281.
- 32 Klages, Ludwig: *Grundlagen der Charakterkunde*. Studienausgabe. 11. durchgesehene Aufl. Bonn 1951, S. 71-74. (Ich danke dem Bouvier Verlag für die Genehmigung des Wiederabdrucks dieses und der folgenden Zitate).
- 33 Klages 1951, S. 188.
- 34 Klages 1951, S. 190.
- 35 Heiligmann, Werner/Janus, Horst/Länge, Helmut: *Das Tier*. 2. Aufl. Stuttgart ca. 1972, S. 8a, 1.
- 36 Russell-Hochschild, Arlie: *The Managed Heart. Commercialization of Human Feeling*. Berkeley u. a. 1983, S. 162-164. (Ich danke dem Verlag University of California Press für die Genehmigung des Wiederabdrucks).
- 37 Lutz, Catherine A.: *Engendered Emotion: Gender, Power, and the Rhetoric of Emotional Control in American Discourse*. In: Catherine A. Lutz/Lila Abu-Lughod (Hg.): *Language and the Politics of Emotion*. Cambridge 1990, S. 69-91; hier S. 87 (Ich danke der Autorin für die Genehmigung des Wiederabdrucks).

